

FOYER CANADIEN.

"LA RELIGION, LA PATRIE ET L'HONNEUR."

FRED. HOUDE, Rédacteur-Propriétaire.

WORCESTER, MASS., 8 SEPTEMBRE 1874.

VOLUME II.—Numéro 76.

8 SEPTEMBRE 1874.

Le Chemin de Fer de la VALLÉE NOIRE.

La Ligne la plus courte et la plus rapide.

Excursions quotidiennes, les dimanches
comme les autres jours.

Monsieur le rédacteur,

Quoique je sache que vous n'êtes pas en faveur de la ligne pourtant si populaire et généralement si bien patronnée de la Vallée Noire, puisque vous avez refusé les passes gratuites que je vous ai offertes pour voyager sur cette route, je vous envoie néanmoins la présente adresse, que je vous prie de faire paraître dans votre prochain numéro. Si vous aimez la vérité, vous la publierez, car il n'est pas vrai que la ligne du Vermont Central ni celle du Boston, Barre & Gardner soient les plus courtes et les plus rapides: c'est la nôtre qui l'est.

Pour la ligne de la Vallée Noire, Chateau-Rouge, } LUCIFER,
Satanbourg, Enfer. } président.

Les départs des trains de cette ligne sont comme suit:

Laitseau	
Sobriétéville à 7 heures. a.m.	
Salonbourg 8.30 " "	
Cabaréton 9.25 " "	
Cafétron 10.15 " "	
Coin-Flambant 11.20 " "	
Chicane à midi	
Bagarre 1 heure p.m.	
Déshonneur 2.45 " "	
Débauche 3.10 " "	
Crapulerie 4 " "	
Latropolis 5.30 " "	

De là des trains éclairés transportent les voyageurs avec une vitesse vertigineuse à Prisonville, Pauvreteville, Misérables, Réformationbourg, Assassination, Potenceville, Suicideville, et enfin à Perdition-Abîme, terminus de la ligne.

Les trains ci-dessus arrêtent pour laisser débarquer les passagers seulement à Réformationbourg, et passent sans arrêter une foule de places ennuyées habitées par des gens ennemis de la gaieté, telles que Templeton, Tempérenceville, Bonexempleton, Cercle-de-Famille, Salle-de-Lecture, Messeville, Evangélistopolis, etc.

Des chars dorciots sont attachés à tous les trains, le jour comme la nuit, et d'heure en heure les passagers endormis sont réveillés pour prendre des rafraîchissements alcooliques.

Les passagers sont laissés parfaitement libres de se chicaner à bord, si cela les amuse, de se battre et de s'entre-tuer même s'ils le veulent, pourvu qu'ils ne cassent pas les vitres des chars.

La compagnie ne rembourse rien aux passagers qui se feront voler à bord des chars, non plus qu'aux familles de ceux qui se feront tuer.

Les passagers qui tomberont mala-

des à bord, seront jetés à côté du chemin sans arrêter les chars.

Billets à vendre chez les débitants de liqueurs fortes, nos seuls agents autorisés.

LUCIFER, président
Z. ALCOHOL, secrétaire.
K. WHISKEY, agent des passagers.
V. LATRO, trésorier.

JUDAS CAIN, conducteur en chef.
La haute réputation des officiers ci-dessus a valu à la compagnie la grande popularité dont elle jouit aujourd'hui plus que jamais.

Le Vieux Garçon.

(Sur la demande de plusieurs vieilles filles que nous avons l'honneur d'avoir pour abonnées dévouées, nous rééditons aujourd'hui le portrait du vieux garçon que nous faisons en juin 1873. Notre liste d'abonnées s'étant considérablement accrue depuis, ce sera encore du nouveau pour beaucoup de nos lecteurs actuels.)

Plusieurs de nos aimables lectrices trouvent que, jusqu'à présent, nous nous sommes trop occupés des dames et pas assez des hommes. Nous avouons que nous ne nous attendions pas à ce reproche de la part de celles-là mêmes à qui nous accordions la principale part de notre attention; n'importe, puisqu'il faut s'occuper un peu moins du beau sexe et un peu plus du vilain sexe, commençons par le plus difficile de la tâche, par le portrait qui nous répugne le plus de faire: celui du vieux garçon.

Disons d'abord que tout le monde n'est point d'accord quant à l'âge précis où le célibataire mérite de prendre le nom de vieux garçon. Quand on a dix-huit ans, par exemple, on décore volontiers de ce titre quelque peu désiro le malheureux qui a laissé passer jusqu'à son vingt-cinquième printemps sans se choisir une compagne pour adoucir les ennuis et embellir le cours de sa vie. Mais sept ou huit ans plus tard, il se trouve souvent que nos idées se sont modifiées à ce sujet, et l'on ne se plaît guère alors à entendre nommer "vieux garçons" ceux qui n'ont encore traversé que vingt-cinq à trente hivers. Que voulez-vous! chacun se ravise en vieillissant, le célibataire comme les autres.

Nous dirons que les raisons pour lesquelles on demeure vieux garçon, sont le plus communément celles-ci: parce qu'on est avare, misanthrope, égoïste, prodigue ou volage.

Pierre se marierait bien, mais il redoute les frais du ménage. Une femme, ça dépense tant; des enfants, ça coûte si cher. Etant seul, il s'enrichira bien plus vite. Donc, son parti est pris: il ne se mariera pas ou il se mariera seulement quand il aura amassé une bonne fortune. Hélas! hélas! pauvre Pierre, tu ignores donc qu'une femme de talent t'enrichirait au lieu de t'appauvrir? L'expérience de chaque jour

est là pour le prouver. Et que de bons conseils tu recevrais d'elle, que de courage à supporter les difficultés de la vie elle saurait t'inspirer, que d'heures d'ennui elle t'épargnerait, enfin que de consolations et de joies tu ne connaîtras jamais sans elle! Et pense-tu que le plaisir d'amasser et de contempler des écus puisse jamais égaler le bonheur d'un père de famille entouré du respect et de l'amour de ses enfants? Vois cet homme: il a huit enfants à nourrir, à vêtir et à établir, et il est pauvre; cependant, ne lit-on pas la joie sur son visage? Il n'y a pas de doute qu'au milieu de sa famille qu'il aime et dont il se sait aimé, il ne jouisse de bien plus de bonheur que ce riche célibataire au front pensif et au regard inquiet. Quand le premier est malade, son épouse, ses enfants s'empressent autour de lui, lui prodiguent toute la tendresse et tous les soins imaginables; et s'il plaît à Dieu de l'appeler à lui, sa famille est encore là pour recueillir son dernier soupir, pleurer sur sa tombe, prier pour le repos de son âme, et elle pensera encore à lui longtemps même après qu'il aura quitté la vie. Quand, au contraire, le second tombe malade, il est traité avec indifférence, il sent qu'il est à charge à ceux mêmes qu'il paie pour se faire soigner; on s'intéresse peu à son rétablissement, et s'il vient à mourir, les étrangers qui lui auront fermé les yeux, songeront plutôt à se partager son bien qu'à garder son souvenir et à prier pour lui. Et le pauvre infortuné, il aurait pourtant bien besoin de prières, car quel mérite a-t-il acquis sur la terre? Il pouvait rendre une femme heureuse, et il ne l'a pas fait; il pouvait laisser après lui des descendants pour conserver son nom et augmenter le nombre des enfants de l'Eglise, et il ne l'a pas voulu. Il s'est rappelé tout cela sur son lit de douleurs, mais il était alors trop tard; il est mort tristement à côté de ses écus, avec l'amertume dans l'âme et en tremblant d'aller paraître devant Dieu les mains si vides de bonnes œuvres.

Jean, lui, ne veut entendre parler ni d'épouse au regard d'ange, ni d'enfants aux caresses si charmantes, ni de foyer domestique aux joies douces et pures. Son plaisir, à lui, est d'être seul, son occupation, de haïr la société: il est misanthrope. Son cœur est fermé à toutes les émotions tendres, à tous les sentiments de l'affection. N'entreprenez pas de le changer, car vous auriez plutôt fait de convertir du marbre en cire.

Paul aime bien la société, n'est pas insensible à l'amour, mais il ne peut se résoudre à prendre femme, parce qu'une fois marié, il craint d'être obligé de s'imposer des sacrifices, de contrarier ses goûts, ses caprices, de travailler davantage. Il se marierait, s'il savait que sa femme le ferait vivre

dans l'aisance, mais il en doute, et c'est pourquoi il diffère toujours. Il peut avoir d'autres bonnes qualités, mais l'égoïsme a éteint en lui le dévouement et la noblesse. Il ignore le contentement qu'un cœur aimant et dévoué éprouve à faire le bonheur d'un autre.

Joseph est un aimable garçon sous plus d'un rapport, mais il a un défaut commun à plusieurs: il est prodigue. Ouvrier habile et estimé de ses bourgeois, il gagne de bons gages, et s'il eût été plus soucieux de son avenir, il aurait maintenant de belles épargnes de faites, de quoi s'établir comme il faut; malheureusement, il dépense follement tout son argent à mesure qu'il le gagne. Il aime les bals, les théâtres, les promenades dispendieuses, et ne dédaigne pas le petit verre de bière ou de whiskey. Il se mariera, mais à un âge trop avancé, et n'ayant encore pour toute ressource que le salaire du lendemain, pour tout support, que son bras déjà affaibli par le travail et les années, sinon par les excès.

François est aimé et recherché par toutes les dames, excepté par celles qui sont jalouses de leur réputation: celui-ci est l'amant volage, ami naturel des coquettes. Il semble suivre cette recommandation que Dupont met dans la bouche du diable dans la chanson des "Cent louis d'or":

Jure ton sang, jure ton âme,
Jure le diable, jure Dieu,
Que tu n'épouseras pas femme,
Ni du hameau ni d'autre lieu;
Et que jusqu'à la quarantaine,
On te verra toujours, toujours,
Courir de fredaine en fredaine,
Sans te fixer dans les amours.

Maintenant, pour être juste envers cette catégorie du vilain sexe que nous venons de juger d'une manière générale, nous devons dire, et, d'ailleurs, tout le monde le sait, qu'il y a plus d'un excellent vieux garçon qui ne s'est point marié, soit parce qu'il a perdu la seule qu'il aimait, soit parce que la fortune lui a été défavorable sans qu'il y ait eu de sa faute, soit enfin pour quelque autre bonne raison particulière qui fait de lui une honorable exception.

Mais maintenons qu'à moins d'être appelé à l'état religieux, il vaut mieux généralement être l'époux chéri d'une tendre et vertueuse descendante d'Eve, que de traîner dans la société l'existence ennuyeuse et souvent inutile du vieux garçon, qui ne connaîtra jamais qu'imparfaitement le bonheur d'aimer et d'être aimé. Cependant, avouons qu'il y a plus de gloire et de mérite à être vieux garçon que d'être mauvais époux ou mauvais père; en sorte qu'un bon vieux garçon qui a eu des raisons légitimes pour ne point se marier, peut dire, pour sa défense, que s'il y avait encore plus de membres inutiles comme lui dans le monde, une certaine partie du beau sexe n'aurait qu'à s'en féliciter.

Il avait été élevé, son enfance silencieuse et sa jeunesse solitaire. Il disait aussi ce qu'il avait vu et observé pendant ses voyages, les vieilles cathédrales d'Allemagne, les vieux châteaux sur les rives du Rhin. Catherine se plaisait à tous ces discours, et François Paty regardait avec une joie secrète les révélations de cet aimable cœur. Ils s'arrêtaient souvent pour consoler quelque douleur et soulager quelque infortune. C'était tantôt quelque mendiant assis sur le bord d'un fossé, tantôt quelque petite fille qui s'en allait, comme Paquerette, pieds nus et cheveux au vent. Complice de la charité de l'oncle et de la nièce, Roger faisait bénir dans la contrée le nom que le comte y avait fait si longtemps détester; le fils acquittait les dettes du père, et déjà la haine, qui, comme une rouille, rongerait le nom de père de vingt ans, commençait à disparaître sous une averse de bienfaits. Enfin, quand les étoiles s'allumaient au ciel et que les rainettes chantaient entre les roseaux des étangs, ils reprenaient le chemin du presbytère, où Marthe avait préparé une petite collation. Il y avait encore autour de la table frugale, chargée de crème, de fraises et de cerises, une heure de bonne causerie et de douce intimité. Puis Roger montait à cheval et s'en retournait à Bigny, chaque fois plus heureux et meilleur.

Ainsi coulaient les jours, et, tandis que Claude déprimait de tristesse et d'ennui, les deux beaux jeunes gens s'abandonnaient au charme qui les at-

trait l'un vers l'autre, lorsqu'il arriva qu'un soir quelques paroles de François Paty remplirent de trouble la petite vierge et commencèrent à l'éclairer sur l'état de son propre cœur; car jusqu'alors la naïve enfant n'avait même pas soupçonné ce qui se passait en elle. Un soir qu'ils se promenaient tous trois en suivant le cours de l'eau, je ne sais comment il se fit que Roger vint à parler de l'absence prolongée du comte de Songères et de son retour qu'il présu- mait devoir être prochain. Il faut dire d'abord qu'entre Roger, François Paty et Catherine, il n'était jamais question du comte. Le vieux pasteur y mettait une discrétion qu'il est facile de comprendre; de son côté, Roger, qui ne pensait à son père qu'avec un vague sentiment de terreur, et qui d'ailleurs le sentait peu aimé dans le pays, se gardait bien de mêler cette ombre au tableau de ses félicités; quant à Catherine, dans le chaste enivrement de ses sens ravis, elle ne se souciait guère de savoir s'il était en ce monde un autre être que son oncle et Roger.

A quelles destinées ce jeune homme était-il réservé? Quelle cause l'avait ramené, après vingt ans d'absence, au château de Bigny? Devait-il s'y fixer ou reprendre bientôt la route d'Allemagne? Était-il libre enfin et maître de ses jours? Autant de questions que la petite vierge ne songeait pas à s'adresser. Pour elle la vie n'avait qu'une heure, l'heure où ce jeune homme était là; Roger s'oubliait dans la même ivresse; et le bon curé, qui avait en dehors de

son ministère toute l'inconscience et tout le laisser-aller d'un enfant, n'était rien moins que propre à mettre ces deux jeunes gens dans le chemin de la réalité. En parlant de son père, le jeune de Songères, sans s'en douter, introduisit forcément le pasteur dans le vrai de la situation.

—Mon jeune ami, lui dit François Paty avec un sentiment de tristesse, je crois devoir vous avertir que le retour de M. le comte mettra nécessairement un terme à nos relations. Il faudra ne plus nous voir, ou tout au moins nous voir plus rarement.

A ces mots, les deux jeunes gens s'arrêtèrent simultanément et regardèrent le pasteur d'un air effaré.

—Pourquoi donc mon oncle? demanda la petite vierge.

—Pourquoi voulez-vous, monsieur le curé, demanda Roger, que le retour de mon père change quelque chose à notre intimité?

—Ne m'interrogez pas, mes enfants, répondit François Paty en leur prenant à chacun une main. Apprenez seulement, mon jeune ami, ajouta-t-il en s'adressant à Roger, apprenez que, M. le comte une fois de retour, vous ne sauriez, sans le désobliger, sans l'irriter peut-être, continuer vos visites à la cure, et que moi-même je me serais fait un scrupule de vous y attirer, si je n'avais eu à remplir vis-à-vis de vous les dernières volontés de votre saint père.

—Mais, monsieur le curé, n'est-ce pas le jeune homme avec un léger mouvement d'impatience, qu'importe à mon

—A New-York et dans d'autres grandes villes on voit plusieurs centaines de personnes qui se lèvent à l'aurore pour se rendre aux abattoirs et y boire le sang encore fumant des animaux. Ces gens ne sont pas des vampires, mais des poitrinaires qui trouvent dans ce sang le moyen de prolonger leurs jours. Une dame de New-York, qui prend son coup de sang tous les matins depuis quinze ans, dit qu'elle a ajouté trois lustres à son existence. Elle prétend qu'elle ne peut plus se passer de ce breuvage, qui pour elle a un goût délicieux. La première fois que l'on boit ce sang chaud, on éprouve une répulsion facile à concevoir, on y trouve un goût désagréable, mais plus tard ce sang devient un besoin quotidien, on finit par en aimer le saveur. Les médecins recommandent ce breuvage aux personnes atteintes de la phthisie.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

DES ETATS-UNIS.

Quintuple Exécution.—Vendredi a eu lieu l'exécution, au milieu du village de Napoléonville, Louisiane, de cinq individus coupables d'avoir assassiné, le 25 avril dernier, un nommé Elisha Eastwood, vieillard de 60 ans qui vivait sur un radeau, faisant le commerce de toute sorte d'objets sur les bords du Mississippi, qu'il parcourait sans cesse avec son radeau approvisionné de marchandises. Le 25 avril, le radeau était mouillé près de la plantation Flower, sur le bayou Lafourche, à 4 milles en aval de Napoléonville. Pendant la nuit, Eastwood fut assassiné. Le meurtre avait évidemment le vol pour mobile, car le commerce d'Eastwood passait pour lui rapporter beaucoup d'argent qu'il gardait toujours sur lui. L'enquête révéla que le crime avait été complété par un géant, porteur d'une jambe de bois, nommé James Robertson, ancien soldat confédéré jouissant de la plus détestable réputation. Il avait eu cinq complices, dont l'un a été acquitté, comme témoin de l'état, et dont les quatre autres ont été condamnés à mort, ainsi que leur chef. Robertson seul était un blanc; les autres condamnés, nègres ou mulâtres, se nommaient Anderson Perry, James Williams, Antonio Maurice et John Ross. A 9 heures du matin, vendredi, les condamnés ont été menés sur la place de l'exécution et ont successivement prononcé des discours incohérents qui ont duré plus d'une heure, pour exprimer leur espoir d'aller directement en paradis. Ils ont été lancés dans l'espace à 10 heures. L'exécuteur était masqué et avait le corps recouvert d'un domino noir avec ceinture rouge. Ils sont morts avec courage, sauf Robertson, qui n'a cessé de blasphémer, et dont les derniers mots ont été qu'il se tiendrait aux portes de l'enfer pour y attendre ses persécuteurs.

RECETTES.

VIN DE MELON.—Voici comment on l'obtient en Arabie. Quand le fruit est encore vert et tient à la tige, on découpe dans l'écorce et la chair un petit carré que l'on enlève entièrement jusqu'à la graine. Puis l'on bouche cette ouverture avec de la cire.

Quand cette cire est fondue au soleil, le melon est mur et se trouve rempli d'une liqueur fermentée que les consommateurs déclarent d'un goût exquis. C'est facile à essayer.

FEUILLETON.

La Petite Fée de St. Sylvain.

VIII

JOURS HEUREUX.

(Suite.)

Par la naïveté des remarques et des réflexions qu'elle mettait fréquemment, Marthe aidait encore à ces réflexions.

—Ah! ma mignonne, disait-elle de temps en temps en interrompant le lecteur, il me semble que je te vois avec M. Roger, vous promenant ensemble dans nos bois.

—Pourquoi pas avec moi? s'avisa une fois de demander Claude, qui, ayant grandi avec Catherine comme Paul avec Virginie, s'indignait de voir son rôle usurpé par un étranger.

—Dame! répondait la vieille nourrice, c'est que M. Paul n'avait pas l'honneur, comme toi, de chanter au lutrin et d'apprendre à lire à la jeunesse de son village.

—Ce n'est pas une raison, répliquait Claude plus rouge que la crête d'un coq.

—Ecoute donc, mon garçon, ajoutait Marthe, je ne prétends rien ôter à tes mérites; cependant n'est avis que M. Paul ne devait pas avoir le nez tourné comme le tien.

—Ce n'est pas une raison, répétait Claude en serrant les poings.

—Allons! allons! disait Catherine, plus rouge à son tour qu'une fleur de grenadier, vous oubliez que nous ne sommes point à l'île-de-France et que la Creuse coule à deux pas d'ici. Laissons ces enfantillages et reprenons notre aimable récit.

Ce petit roman est une poétique image de la vie; comme ce matin de l'existence, les premières pages sont remplies de fraîcheur et d'harmonie; les dernières sont voilées d'un crêpe funèbre. A mesure qu'on approchait de la catastrophe, la voix de Roger s'amollissait, le sein de Catherine se soulevait; Marthe priait Dieu pour qu'il apaisât les flots de la mer en courroux, et Claude couvait la petite vierge d'un œil ardent, prêt à s'élaner pour l'arracher à la fureur des vagues. Lorsqu'on vit, spectacle digne d'une éternelle pitié, une jeune demoiselle paraître à la poupe du Saint-Géran, Marthe et Catherine laissèrent tomber l'une son fuseau, l'autre son aiguille, et lorsqu'enfin, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés au ciel, comme un ange prêt à s'envoler, Virginie fut emportée par une lame, les deux femmes éclatèrent en sanglots, et Roger lui-même ne put retenir ses pleurs. Pour Claude, à ce moment suprême, il se jeta sur la petite vierge et la pressant entre ses bras:

—O ma Catherine, moi, je t'aurais sauvée! s'écria-t-il avec une expression de tendresse ineffable.

—Oui, mon ami, oui, je le crois, ré-

pondit doucement Catherine, touchée jusqu'au fond de son cœur de ce mouvement du bon Claude.

A ces lectures qui avaient absorbé deux ou trois journées, succédèrent les longs entretiens auxquels François Paty venait mêler sa parole indulgente et bonne. Le vieux curé ne se lassait pas de voir à la cure ce jeune Roger qu'il avait d'abord aimé en souvenir de sa noble mère. Il se plaisait à les rassembler, sa nièce et lui, sous un même regard. Ils allaient ensemble, à la chute du jour, se promener tous trois, soit dans la vallée, sur le bord de la Creuse, soit le long des blés jaunissants, soit sur la pente des coteaux d'alentour. François Paty marchait entre les deux enfants, et c'était une chose charmante à voir que cette tête blanche et souriante entre ces deux jeunes fronts rieurs et recueillis. Il leur parlait de Dieu, de la nature, des devoirs de la créature ici-bas. Parfois il les faisait asseoir auprès de lui sur un tertre vert, et là il leur lisait quelque passage de la Bible. Pendant ce temps, l'horizon s'empourprait des feux du couchant, les brises du soir se levaient, on entendait au loin le chant mélancolique des pâtées, mêlé aux mugissements des bœufs qui retournaient lentement aux étables. Il leur parlait aussi de leurs mères qu'ils avaient perdues l'un et l'autre. Il disait leurs grâces, leur bonté, leur piété, et quel suave parfum elles avaient exhalé en passant sur la terre. Puis, il voulait que Roger parlât à son tour. Roger racontait alors de quelle façon

il avait été élevé, son enfance silencieuse et sa jeunesse solitaire. Il disait aussi ce qu'il avait vu et observé pendant ses voyages, les vieilles cathédrales d'Allemagne, les vieux châteaux sur les rives du Rhin. Catherine se plaisait à tous ces discours, et François Paty regardait avec une joie secrète les révélations de cet aimable cœur. Ils s'arrêtaient souvent pour consoler quelque douleur et soulager quelque infortune. C'était tantôt quelque mendiant assis sur le bord d'un fossé, tantôt quelque petite fille qui s'en allait, comme Paquerette, pieds nus et cheveux au vent. Complice de la charité de l'oncle et de la nièce, Roger faisait bénir dans la contrée le nom que le comte y avait fait si longtemps détester; le fils acquittait les dettes du père, et déjà la haine, qui, comme une rouille, rongerait le nom de père de vingt ans, commençait à disparaître sous une averse de bienfaits. Enfin, quand les étoiles s'allumaient au ciel et que les rainettes chantaient entre les roseaux des étangs, ils reprenaient le chemin du presbytère, où Marthe avait préparé une petite collation. Il y avait encore autour de la table frugale, chargée de crème, de fraises et de cerises, une heure de bonne causerie et de douce intimité. Puis Roger montait à cheval et s'en retournait à Bigny, chaque fois plus heureux et meilleur.

Ainsi coulaient les jours, et, tandis que Claude déprimait de tristesse et d'ennui, les deux beaux jeunes gens s'abandonnaient au charme qui les at-

trait l'un vers l'autre, lorsqu'il arriva qu'un soir quelques paroles de François Paty remplirent de trouble la petite vierge et commencèrent à l'éclairer sur l'état de son propre cœur; car jusqu'alors la naïve enfant n'avait même pas soupçonné ce qui se passait en elle. Un soir qu'ils se promenaient tous trois en suivant le cours de l'eau, je ne sais comment il se fit que Roger vint à parler de l'absence prolongée du comte de Songères et de son retour qu'il présu- mait devoir être prochain. Il faut dire d'abord qu'entre Roger, François Paty et Catherine, il n'était jamais question du comte. Le vieux pasteur y mettait une discrétion qu'il est facile de comprendre; de son côté, Roger, qui ne pensait à son père qu'avec un vague sentiment de terreur, et qui d'ailleurs le sentait peu aimé dans le pays, se gardait bien de mêler cette ombre au tableau de ses félicités; quant à Catherine, dans le chaste enivrement de ses sens ravis, elle ne se souciait guère de savoir s'il était en ce monde un autre être que son oncle et Roger.

A quelles destinées ce jeune homme était-il réservé? Quelle cause l'avait ramené, après vingt ans d'absence, au château de Bigny? Devait-il s'y fixer ou reprendre bientôt la route d'Allemagne? Était-il libre enfin et maître de ses jours? Autant de questions que la petite vierge ne songeait pas à s'adresser. Pour elle la vie n'avait qu'une heure, l'heure où ce jeune homme était là; Roger s'oubliait dans la même ivresse; et le bon curé, qui avait en dehors de

son ministère toute l'inconscience et tout le laisser-aller d'un enfant, n'était rien moins que propre à mettre ces deux jeunes gens dans le chemin de la réalité. En parlant de son père, le jeune de Songères, sans s'en douter, introduisit forcément le pasteur dans le vrai de la situation.

—Mon jeune ami, lui dit François Paty avec un sentiment de tristesse, je crois devoir vous avertir que le retour de M. le comte mettra nécessairement un terme à nos relations. Il faudra ne plus nous voir, ou tout au moins nous voir plus rarement.

A ces mots, les deux jeunes gens s'arrêtèrent simultanément et regardèrent le pasteur d'un air effaré.

—Pourquoi donc mon oncle? demanda la petite vierge.

—Pourquoi voulez-vous, monsieur le curé, demanda Roger, que le retour de mon père change quelque chose à notre intimité?

—Ne m'interrogez pas, mes enfants, répondit François Paty en leur prenant à chacun une main. Apprenez seulement, mon jeune ami, ajouta-t-il en s'adressant à Roger, apprenez que, M. le comte une fois de retour, vous ne sauriez, sans le désobliger, sans l'irriter peut-être, continuer vos visites à la cure, et que moi-même je me serais fait un scrupule de vous y attirer, si je n'avais eu à remplir vis-à-vis de vous les dernières volontés de votre saint père.

—Mais, monsieur le curé, n'est-ce pas le jeune homme avec un léger mouvement d'impatience, qu'importe à mon

CONDITIONS.

Bureau du Foyer Canadien, chambre no. 20, "Centre-Exchange," rue Main, Worcester, Mass. - Foyer Canadien, éditeur-proprétaire. L'abonnement, payable d'avance, est de \$3 pour un an, \$1 pour 6 mois, 50 cts pour 3 mois, et date du 1er ou du 15 du mois où il commence. Pour le Canada même prix. Le mois et l'année qui suivent votre abonnement, sont marqués à la suite de votre adresse. Tenez-en compte et mettez-vous en règle. Le postage n'est que de 5 cts. par trois mois, pour les Etats-Unis, et de 10 cts. par numéro pour le Canada. Le journal paraît chaque mardi. TARIF DES ANNONCES.—Pour chaque carré (de trois quarts de pouce) \$1 pour la première insertion, et 25 cts pour chaque insertion suivante. Une remise libérale est faite à ceux qui annoncent à long terme. Courte annonce de naissance, mariage, etc., 50 cts. Pour nos abonnés seulement. Réclames, 3 cts. par mot, sans déductions. RATES OF ADVERTISING.—Each square of 3/4 inch, \$1 for first insertion, 25 cts. for each subsequent insertion. A liberal discount is allowed to yearly advertisers. Editorial notices, 3 cts. per word, without deduction.

FOYER CANADIEN

WORCESTER, 8 SEPTEMBRE 1884

M. Ome Tétrault étant notre seul agent, et ne pouvant, par conséquent, visiter nos abonnés, ceux-ci sont priés de ne pas dire pour renouveler leurs souscriptions journal, s'ils veulent que l'envoi ne leur soit interrompu.

Nous publions avec plaisir toute matière intéressante qui nous sera adressée par nos abonnés. Nous désirons recevoir surtout nouvelles canadiennes.—COURTES.

Quand votre abonnement vient à expiration, et ne pouvant, par conséquent, visiter nos abonnés, ceux-ci sont priés de ne pas dire pour renouveler leurs souscriptions journal, s'ils veulent que l'envoi ne leur soit interrompu.

Ce journal n'a pas d'agents locaux. Le prix de l'abonnement est le même pour les Etats-Unis ou le Canada.

A lire sur la quatrième page: Politesse dans les visites.

Echos d'outre-frontière.

Nous l'avons répété souvent: la préférence exagérée de nos compatriotes du Bas-Canada envers la population anglaise, n'a fait qu'augmenter l'ambition et le désir de dominer de celle-ci. En avons une nouvelle preuve au d'aujourd'hui dans la conduite des membres anglais du ministère local et des députés anglo-bas-canadiens. Ces derniers ne visent ni plus ni moins qu'à se faire un des leurs à la tête du gouvernement de Québec et à former un cabinet de leur choix. Et comment s'efforcent-ils de mériter le support des Canadiens Français? En prouvant tous leurs jugés et tout leur fanatisme contre la religion catholique, à propos de la loi d'éducation de l'hon. G. Met, projet de loi qui, s'il est adopté, comme nous espérons qu'il le sera, nous ensemble, laisse les protestants entièrement libres de conduire leurs écoles comme bon leur semblera, et continue les mêmes subsides qu'ils ont accordés aux écoles catholiques. Cela ne les satisfait point encore. Ils voudraient s'immiscer dans les affaires des catholiques, empêcher notre clergé de diriger la morale et la religion dans nos écoles. par trop fort à la fin, et nous espérons que nos co-nationaux et co-religieux de la province de Québec sauront mettre ces éternels incontentables à leur place.

A propos, nous voyons avec peine certains journaux et hommes politiques canadiens-français supporter la clique anglaise qui cherche à saisir le timon des affaires pour mieux faire sa guerre sourde et fanatique à la religion catholique et à notre nationalité. Il faut que ces journaux et ces hommes soient bien aveuglés par l'esprit de parti ou bien dévorés de l'ambition d'arriver au pouvoir, pour faire ainsi chorus avec nos ennemis déguisés. Ce n'est pas au mo-

ment où l'élément anglais et protestant se montre si intolérant envers les nôtres dans les provinces du Nouveau-Brunswick, d'Ontario et de Manitoba, et si hostile à nos intérêts religieux dans le Bas-Canada même, où l'on voudrait réglementer jusqu'à nos écoles, ce n'est pas le temps, disons-nous, de lui confier le gouvernail du vaisseau de l'état. Il doit y avoir une limite aux concessions, surtout quand il s'agit d'une population qui ne sait reconnaître nos libertés que par des actes d'oppression.

Il est évident que les efforts du Canada pour nous repatrier se mesureront d'après l'estime qu'il aura de nos qualités tant morales qu'intellectuelles et physiques; or, nous le demandons, quelle est la médiocre opinion n'aurait-il pas des émigrés canadiens, s'il croyait les insinuations du Drapeau? Car voici comment celui-ci apprend à nos frères du Canada et à nos concitoyens étrangers de ce pays à avoir les émigrés canadiens en grande considération:

"Où, cher compatriote (du Canada), le voilà mon avis, et passez-le aux autres. La business est dull et nous n'y sommes qu'au commencement. Votre demoiselle n'aura pas d'école et votre fils aura toutes les misères du monde à se procurer une place de commis qui encore le paiera moins qu'au Canada. En attendant, il COURRA les saloons avec son frère ou se fera MACHINE pour sa vie. Et vos filles, cher ami? Après quelques années d'un travail qui aura ruiné leur santé, elles se marieront MISÉRABLEMENT par ici, et après une existence de MANIVELLE, ELLES NE DONNERONT à leurs enfants POUR HÉRITAGE que le dur commandement de leur boss, la planteur des manufactures, la liberté des saloons, l'indifférence religieuse de leurs maîtres, etc."—Drapeau du 8 août.

N'est-ce pas que ceux qui ne connaissent les Canadiens des Etats-Unis que par les on-dit, ont de quoi se former d'eux, d'après les écrits de leur ami le Drapeau, une idée bien exacte et bien favorable? N'avions-nous pas raison de dire, en commençant, qu'un sot ami est plus à craindre qu'un ennemi? Nous laissons au lecteur intelligent à tirer la conclusion, en nous contentant de dire, que si M. le docteur A. Mignault est aussi habile dans l'art de traiter ses patients qu'il l'est dans celui de recommander favorablement ses amis les émigrés canadiens, nous comprenons pourquoi l'expérience l'a décidé à négliger le davier et le pilon pour la plume. Il est probable qu'une nouvelle expérience lui apprendra aussi bientôt ce que tous ses lecteurs doivent savoir déjà, que le sel de ses écrits vaut encore moins que celui de sa cassette médicale.

Continuons les citations; elles sont instructives. Parlant des besoins des Canadiens des Etats-Unis, il disait dans son numéro du 22 août: "Par exemple, marmottait-elle en descendant lourdement l'escalier, il faudra renoncer à revoir jamais dans ma cuisine d'aussi belles carpes et d'aussi belles oies. Cependant Roger retournait à Bigny au galop de son cheval, décidé à briser, s'il en était besoin, le joug paternel, et se rattachant d'autant plus à son amour. Voilà quelques heures, Roger le soupçonnait à peine; comme d'un roc une étincelle, il avait jailli de la première difficulté qu'il venait de rencontrer sur sa route. Règle générale, l'amour est d'autant plus probable qu'il paraît impossible. Voici deux jeunes gens que leurs familles, étroitement unies entre elles, ont fiancés l'un à l'autre au berceau. Il sont nés porte à porte, ont grandi sous le même toit. C'est le rêve de leurs mères qu'ils en arrivent insensiblement à une affection plus tendre et finissent par s'épouser: pariez donc cent contre un qu'ils aimeraient ailleurs chacun de son côté, et qu'ils ne s'épouseraient pas. Mais qu'au lieu d'être unis, leurs parents soient comme on dit, à ceutaux tirés, qu'on interdise à ces deux enfants de se voir et de se rencontrer, qu'il y ait entre eux, comme un bras de l'Océan ou comme un pan des Corbillières, une de ces vieilles haines héréditaires qui se transmettent de génération en génération: il est à peu près certain que ces enfants en viendront à s'aimer avec folie. Ce sont les Montaigu qui font les Juliette et les Roméo. Tout dormait au château quand Roger y rentra. En traversant le salon pour gagner sa chambre, il ne fut pas médiocrement étonné d'y voir, à la lueur du flambeau qu'il portait à la main, un magnifique piano d'ébène à filets de cuivre, fraîchement déballé, et ça et là, pêle-mêle, une innombrable quantité de caisses et de cartons. Un piano chez le comte de Songères était chose aussi surprenante que pourrait l'être un volume de poésies dans la tanière d'un renard, une fête dans l'aire d'un vautour. Roger avait l'avantage, bien rare aujourd'hui, de ne jouer d'aucun instrument; mais, eût-il été affligé d'une jolie force sur le piano, il connaissait trop bien son père pour lui pouvoir raisonnablement supposer l'intention d'un gracieux procédé et d'une attention délicate. Pour savoir à quoi s'en tenir, il alla, sans plus attendre, frapper à la porte de Robineau qui se réveilla en grognant et répondit que ces objets étaient arrivés le jour même par le roulage, à l'adresse de M. le comte. Le jeune homme ayant insisté, Robineau affirma qu'il n'en savait pas davantage. Le lendemain, de grand matin, Roger fut réveillé en sursaut par un épouvantable vacarme qui se faisait dans le château, ordinairement si calme et silencieux comme un tombeau. Il se leva à la hâte et trouva, en sortant de sa chambre, maître Robineau au milieu d'une armée de tapissiers, de peintres, de menuisiers et d'ouvriers de toutes sortes, occupés à bouleverser, pour le rajourner, le sombre intérieur du manoir. Les uns décrochaient les rideaux fanés et moisis; les autres re-

ENS D'OFFRIE AUX EMIGRÉS CANADIENS DES AVANTAGES AU MOINS ÉGAUX A CEUX QU'ILS TROUVENT AUX ETATS-UNIS.

Il y va donc de l'intérêt de ces derniers qu'on ne dépeigne pas leur condition sous des traits aussi sombres que le Drapeau l'a fait et continue de le faire. On s'expose par là à se faire dire par le gouvernement canadien, qui ne demande pas mieux que de trouver des prétextes pour excuser son apathie et son inaction: "Eh! chers amis, vous demandez qu'on vous offre au Canada autant d'avantages que vous en donnez les Etats-Unis; mais, si votre condition est si déplorable là-bas, venez-vous-en donc de suite ici sans tant piailler ni tant exiger, car les hommes de peine et les ouvriers ne sont pas des esclaves au Canada."

Voilà ce que le gouvernement canadien pourrait répondre avec raison, si les avancés mensongers du Drapeau étaient crus. Le rédacteur de l'Etoile du Nord voudra bien peser la valeur de cette réflexion, et écrire lui-même avec plus de logique une autre fois.

Il est évident que les efforts du Canada pour nous repatrier se mesureront d'après l'estime qu'il aura de nos qualités tant morales qu'intellectuelles et physiques; or, nous le demandons, quelle est la médiocre opinion n'aurait-il pas des émigrés canadiens, s'il croyait les insinuations du Drapeau? Car voici comment celui-ci apprend à nos frères du Canada et à nos concitoyens étrangers de ce pays à avoir les émigrés canadiens en grande considération:

"Où, cher compatriote (du Canada), le voilà mon avis, et passez-le aux autres. La business est dull et nous n'y sommes qu'au commencement. Votre demoiselle n'aura pas d'école et votre fils aura toutes les misères du monde à se procurer une place de commis qui encore le paiera moins qu'au Canada. En attendant, il COURRA les saloons avec son frère ou se fera MACHINE pour sa vie. Et vos filles, cher ami? Après quelques années d'un travail qui aura ruiné leur santé, elles se marieront MISÉRABLEMENT par ici, et après une existence de MANIVELLE, ELLES NE DONNERONT à leurs enfants POUR HÉRITAGE que le dur commandement de leur boss, la planteur des manufactures, la liberté des saloons, l'indifférence religieuse de leurs maîtres, etc."—Drapeau du 8 août.

N'est-ce pas que ceux qui ne connaissent les Canadiens des Etats-Unis que par les on-dit, ont de quoi se former d'eux, d'après les écrits de leur ami le Drapeau, une idée bien exacte et bien favorable? N'avions-nous pas raison de dire, en commençant, qu'un sot ami est plus à craindre qu'un ennemi? Nous laissons au lecteur intelligent à tirer la conclusion, en nous contentant de dire, que si M. le docteur A. Mignault est aussi habile dans l'art de traiter ses patients qu'il l'est dans celui de recommander favorablement ses amis les émigrés canadiens, nous comprenons pourquoi l'expérience l'a décidé à négliger le davier et le pilon pour la plume. Il est probable qu'une nouvelle expérience lui apprendra aussi bientôt ce que tous ses lecteurs doivent savoir déjà, que le sel de ses écrits vaut encore moins que celui de sa cassette médicale.

Continuons les citations; elles sont instructives. Parlant des besoins des Canadiens des Etats-Unis, il disait dans son numéro du 22 août:

"Quant à l'instruction, à part de nobles et rares exceptions, il y a encore tout à faire. Mais l'éducation, la bonne éducation, le beau savoir-vivre! Hélas!... n'en disons pas plus aujourd'hui sur cette partie."

On ces lignes ne signifient absolument rien, ou elles veulent dire clairement que les Canadiens des Etats-Unis n'ont ni la bonne éducation ni le savoir-vivre. Et il faut que ce soit une vérité bien réelle, bien affligeante pour notre orgueil national, pour que le tendre, le dévoué, le patriotique rédacteur du Drapeau pousse un hélas! aussi douloureux!

O grammaire rédacteur du Drapeau, que les Canadiens des Etats-Unis ont du bonheur de vous avoir pour les éduquer!

Encore une citation et ce sera la dernière pour aujourd'hui:

"Quant à nous, Canadiens (des Etats-Unis), nous ne sommes point destinés à être les ETERNELLES MACHINES de ces industriels, qui nous considèrent comme LEURS ESCLAVES."—Drapeau du 29 août.

C'est assez, après un pareil tableau, il faut tirer l'échelle.

Mais dites donc, monsieur du Drapeau [permettez que nous disions monsieur et non messieurs, car bien que vous prétendiez à tort que ce qu'un écrit est pensé à deux ou trois au Foyer, nous ne pouvons croire que ce que trois ou quatre signent de différents noms au Drapeau soit pensé même par un], dites donc, ils ne montrent pas beaucoup de cœur les esclaves dont vous parlez, puisque, pouvant fuir sans que personne coure après eux et se sauver dans la terre de liberté du Canada en une simple journée, ils s'empressent si peu de quitter leur servitude. Il faut donc conclure qu'ils sont bien dégénérés à force de courir les saloons, de se faire machine, de mener une existence de manivelle, de jouir de la liberté des saloons, ainsi que vous le disiez si spirituellement et surtout si patriotiquement dans votre estimable journal si peu estimé du 8 août.

Vous nous avez demandé dans quel but nous avions travaillé en faveur de la célébration du 24 juin à Montréal. C'est tout à fait hors du sujet qui nous occupe, cependant, pour vous satisfaire, nous allons vous le lire, bien que nous supposions que vous le saviez aussi bien que tous ceux qui nous ont vu à l'œuvre. Nous voulions prouver par cette réunion que les Canadiens des Etats-Unis valent mieux que certains journaux mal inspirés les avaient représentés; nous voulions qu'ils se montrassent avec honneur, qu'ils affirmassent leur patriotisme avec éclat, et détruisissent les préjugés injustes auxquels pendant trop longtemps ils avaient été en butte. Et notre but a été heureusement atteint. Si vous continuez à les si mal représenter vous-même, il deviendra peut-être encore nécessaire de faire une autre grande démonstration à peu près semblable, et cette fois pour prouver que le tableau que vous avez fait d'eux est menteur. Mais non, cela ne sera pas rendu nécessaire, parce que vos inepties ne parviendront pas à leur faire grand tort, attendu que tout le monde comprend que votre journal, aussi longtemps qu'il sera rédigé comme il l'est actuellement, ne peut être que le Drapeau des dindons.

Vous nous demandez encore ce que nous avons fait à Montréal, au banquet et à la convention. Nous y avons

dit que nos compatriotes des Etats-Unis étaient restés dignes de leurs frères du Canada, qu'ils avaient conservé leur foi, leur langue et leurs traditions nationales. Auriez-vous préféré que nous eussions dit, comme vous, qu'ils menaient une existence de manivelle aux Etats-Unis, qu'ils étaient dans le cas d'un enfant affamé obligé de demander du pain à sa mère après l'avoir quittée pour aller gagner sa vie ailleurs, qu'ils n'étaient ni assez intelligents ni assez courageux pour vivre confortablement dans un pays où toutes les autres nationalités réussissent généralement à trouver au moins l'aisance, enfin, qu'ils étaient considérés comme les esclaves des industriels américains? Auriez-vous préféré que nous eussions parlé ainsi? Répondez à votre tour.

Vous dites encore, sans plus d'a-propos, que le comité d'organisation de Worcester s'est montré partial. En quoi, s'il vous plaît? Est-ce parce que les membres qui le composaient ont été appelés à prendre la parole au banquet? Mais ne sont-ce pas les délégués des sociétés des Etats-Unis qui, réunis en convention le 26 mai, ont choisi eux-mêmes le rév. M. Primeau et M. Ferd. Gagnon pour leurs orateurs spéciaux au banquet? Si ce choix n'est pas de votre goût, ce sont ceux qui l'ont fait et non ceux sur qui il est tombé, que vous devez blâmer. Quant à nous, notre nom n'était pas sur le programme des orateurs du banquet, nous avions refusé de l'y laisser mettre, et est-ce notre faute si les convives nous ont appelé à parler et nous ont fait monter sur l'estrade malgré nous? Vous vous étonnez que la presse locale n'ait pas publié notre humble discours comme elle a fait des autres; mais c'est justement parce que nous ne nous attendions pas de le faire, que nous n'avions rien préparé, rien écrit d'avance, et que les rapporteurs de journaux nous ont en vain demandé de leur en fournir une copie ou au moins des notes.

Croyez-nous-en, cher monsieur, vous parlez de la jalousie des autres, mais c'est vous-même qui souffrez le plus de ce ver rongeur. Ce faible perce presque qu'à chaîne de vos phrases. Si vos toniques sont si efficaces, administrez-vous-en une bonne dose, et peut-être qu'ensuite vous pourrez souffrir qu'on relève vos bévues sans croire qu'on en veut à votre gloire et à votre fortune. Pour exciter la jalousie, il faut au moins être quelque chose, et, ma foi, jusqu'à présent tout ce que vous avez fait mérite plus de pitié que d'envie.

Pour un grand patriote et un avocat dévoué du repatriement comme vous, il est étonnant que, vous trouvant comme délégué d'une société à Montréal le 24 juin, vous n'avez point jugé à propos de parler à la convention en faveur de cette cause pour laquelle vous vous êtes épris soudain d'un zèle si ardent. C'était pourtant le lieu et le moment les plus propices pour le faire avec utilité. Non, le sujet ne valait pas le peine pour vous alors. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous avez changé depuis si subitement d'opinion? Nous savons bien que ce n'est pas l'espoir d'obtenir une agence de repatriement pour vous-même, ni vos amis, ni même les protecteurs actionnaires de votre journal; oh! non, il n'y a que les gens de l'infâme Foyer qui soient capables de cette ambition-là. Voyez-

Afin de vendre la balance de nos Hardes de Printemps et d'Été
NOUS LES OFFRONS DE 25 A 30 POUR CENT A MEILLEUR MARCHÉ QUE LE PRIX COURANT
Un SEUL PRIX à tous.
WARE, PRATT & Compagnie,
Soyez-vous de la Place.
H. L. ROCHÉLÉAU, Commiss Canadien.
Vis-à-vis du Boston Store, 408 & 412, Rue Main, WORCESTER, MASS.

père que je vienne une fois la semaine m'asseoir à votre table et me reposer sous votre toit? Je suis libre d'ailleurs et maître de mes actions, ajouta-t-il d'un ton résolu.

Mon ami, répliqua le pasteur, je souffrirai sans doute de ne plus vous voir, mais je ne veux ni ne dois être un sujet de douleur entre vous et M. votre père. Il restera la consolation d'avoir accompli les devoirs que m'avait légués votre mère avant d'expirer. Je vous n'ai parlé d'elle, j'irai bientôt lui parler de vous.

—Monsieur le curé, ajouta Roger d'une voix ferme, c'est sous votre toit que j'ai, pour la première fois, entendu parler de la chère créature qui m'a donné la vie; c'est vous qui le premier m'avez appris à la connaître et à l'adorer. Vous m'avez accueilli avec bonté; c'est à vous que je dois d'avoir goûté le bonheur d'aimer et de me sentir un peu aimé. Je veux donc que vous sachiez bien qu'il n'est rien au monde qui puisse m'empêcher de franchir le seuil de votre porte, à moins que vous-même ne me l'interdisiez.

—Mais, mon oncle, il me semble... balbutia Catherine d'une mourante voix.

voir aujourd'hui où il sera demain. La grande affaire est de bien mériter de l'éternel, pour qu'il réunisse dans le ciel les âmes qui se sont aimées sur la terre.

Quoi que pût dire le vieux pasteur, la promenade s'acheva tristement, et plus d'une fois la petite fée se détourna pour essayer furtivement ses grands beaux yeux de velours noir. De retour au presbytère, quand Roger fut parti moins léger et moins joyeux que d'habitude, elle accabla de questions son oncle, qui, n'étant plus gêné par la présence du jeune vicomte, raconta vaguement ce qui s'était passé, par une nuit d'hiver, vingt ans auparavant. De peur de flétrir cet âge en sa fleur, il adoucit et voila tant qu'il le put la sombre réalité; mais il en dit assez pour laisser entrevoir à sa nièce quel homme c'était décidément que le comte de Songères, et de quelle haine ce cœur hautain et cruel devait encore être animé contre le curé de Saint-Sylvain.

—Mais, mon oncle, s'écria Catherine, tout cela ne saurait empêcher M. Roger de revenir de temps en temps à l'école. M. Roger l'a dit avec raison: il est libre et maître de ses actions.

deux rêves! ajouta-t-il en la baisant au front.

Rentrée dans sa chambre, Catherine ferma violemment sa fenêtre au nez de Claude, qui, debout contre un des tilleuls dont la place de l'église était plantée, poussait des soupirs à soulever l'Atlas; puis, s'étant jetée sur son lit, la pauvre enfant fondit en larmes. Premières larmes de l'amour, plus pures que les gouttes de rosée qui emperlent le matin les pétales embaumés des lis, et que les anges durent recueillir dans des coupes d'opale et de saphir!

—Bonté divine! qu'y a-t-il, mon enfant? s'écria la vieille Marthe en la prenant entre ses bras.

—Ah! nourrice, nourrice! s'écria la petite vierge, nous allons être séparés comme le furent Paul et Virginie. Marthe eut bien de la peine à comprendre, et lorsqu'enfin elle eut compris la cause de ce grand désespoir: —Ah ça, dit-elle, c'est donc un Turc que ce père-là? Mais, ma mignonne, console-toi, la mer ne coule pas entre Saint-Sylvain et Bigny. Et puis, en fin de compte, si M. Roger ne revient plus, à la grâce de Dieu! Sans doute ce sera une grande perte pour l'église, la quête du dimanche s'en ressentira quelque peu; mais le bon Dieu ne nous abandonnera pas, lui, et nous trouverons le moyen, comme devant, de venir en aide à nos pauvres.

—Par exemple, marmottait-elle en descendant lourdement l'escalier, il faudra renoncer à revoir jamais dans ma cuisine d'aussi belles carpes et d'aussi belles oies.

Cependant Roger retournait à Bigny au galop de son cheval, décidé à briser, s'il en était besoin, le joug paternel, et se rattachant d'autant plus à son amour. Voilà quelques heures, Roger le soupçonnait à peine; comme d'un roc une étincelle, il avait jailli de la première difficulté qu'il venait de rencontrer sur sa route. Règle générale, l'amour est d'autant plus probable qu'il paraît impossible. Voici deux jeunes gens que leurs familles, étroitement unies entre elles, ont fiancés l'un à l'autre au berceau. Il sont nés porte à porte, ont grandi sous le même toit. C'est le rêve de leurs mères qu'ils en arrivent insensiblement à une affection plus tendre et finissent par s'épouser: pariez donc cent contre un qu'ils aimeraient ailleurs chacun de son côté, et qu'ils ne s'épouseraient pas. Mais qu'au lieu d'être unis, leurs parents soient comme on dit, à ceutaux tirés, qu'on interdise à ces deux enfants de se voir et de se rencontrer, qu'il y ait entre eux, comme un bras de l'Océan ou comme un pan des Corbillières, une de ces vieilles haines héréditaires qui se transmettent de génération en génération: il est à peu près certain que ces enfants en viendront à s'aimer avec folie. Ce sont les Montaigu qui font les Juliette et les Roméo. Tout dormait au château quand Roger y rentra. En traversant le salon

nouvelaient les tentures; ceux-là rajustaient les parquets; ceux-ci repeignaient les lambris. Robineau présidait à ces travaux d'un air important, et lorsqu'il aperçut Roger, sa figure de chacal prit une expression de joie méchante et de triomphe insultant.

—Qu'est-ce que cela signifie? demanda sur-le-champ Roger.

—J'exécute les ordres de monsieur le comte, répliqua sèchement Robineau.

—Mais encore...ajouta le jeune homme.

—J'exécute les ordres de monsieur le comte, répéta le vieux scélérat.

—Cependant, monsieur, vous devez savoir... —Je ne sais rien, répondit Robineau, sinon que j'exécute les ordres de monsieur le comte.

[A continuer.]

De la Politesse et du Bon Ton.

CHAPITRE V.

Politesse dans les Visites.

VISITES.

(Suite.)

Il y a trois sortes de visites, celle de bienveillance ou d'étiquette, les visites d'amitié et celles de charité.

Une visite d'étiquette ne doit durer plus de dix minutes; dans tous les cas, elle ne saurait se prolonger au delà d'un quart d'heure.

Les visites d'amitié, d'affaires, de charité peuvent durer un peu plus longtemps, mais il faut toujours craindre le danger de s'imposer; mieux vaut se lever un peu trop tôt pour partir, sans aux personnes que l'on visite de nous retenir, si elles le désirent, que de leur causer de l'ennui.

Les visites du jour-de-l'an se font par les messieurs le jour même et les suivantes. Les dames retardent jusqu'au milieu ou à la fin du mois de Janvier.

On peut toujours aller, dès la veille du jour-de-l'an, offrir ses hommages et ses vœux aux personnes les plus élevées en dignité.

Dans une visite ordinaire, vous pouvez entrer avec votre canne et votre chapeau; dans une visite d'étiquette vous les laissez dans le vestibule.

Dans une foule de livres sur la politesse, écrits pour d'autres pays, on nous avertit bien qu'au cas où l'on serait invité à déposer son chapeau, il faudrait bien se garder de le placer sur un lit.

On n'est pas nécessaire de dire que l'on présente la main aux personnes que l'on visite. Toutefois les inférieurs doivent attendre que les supérieurs leur présentent. Ceux-ci quand ils ont du savoir-vivre, ne se font pas attendre, et ne laissent jamais leurs inférieurs dans l'embarras.

Règle générale, on ne présente jamais la main aux Religieuses.

En attendant un salon, après avoir fait vos salutations, vous restez debout, jusqu'à ce qu'on vous invite à vous asseoir; mais alors n'attendez pas qu'on vous approche un siège, faites-le vous-même, et ne vous avisez pas, en partant, d'aller remettre ce siège à sa place.

Si, pendant que vous êtes en visite, il se présente quelqu'autre personne, restez encore une minute ou deux, et retirez-vous.

Quand la personne que vous allez visiter est absente, vous laissez une carte que vous déposez dans un plateau qui vous est présenté par la servante. L'usage commence à s'introduire ici de prier, dans ce cas, le coin de la carte, pour indiquer qu'on l'a apportée soi-même.

On doit toujours répondre à une lettre de faire part par une visite.

On ne peut se dispenser d'une visite après une invitation à un dîner, à une grande soirée, que l'on accepte ou non la politesse qu'on a voulu nous faire, et cette visite doit se rendre dans la huitaine, au plus tard.

(A continuer.)

J. A. LANGLAIS.

Bonne Nouvelle pour les Canadiens.

Grande réduction de Prix au Gros Magasin Canadien

de BOTTES et SOULIERS, Nouvellement Ouvert.

Je prends la liberté d'annoncer à mes amis, et au public canadien en général, que j'ai un des meilleurs assortiments de Chaussures de tous les prix et de tous les goûts, tenus dans cette ville.

T. F. RIVERS, Propriétaire, 231, Rue Main, Worcester, vis-à-vis l'Eglise St. Paul.

\$25 de Recompense!

Un certain François Lepetit, français d'origine, taille six pieds, deux pouces et deux lignes, figure rouge, barbe blonde, habit noir, pantalon noir, etc.

DOMINIQUE BERNIER, 25at4-2c-2t, Wates, Mass.

Société St. Jean-Baptiste de Bienfaisance de Great-Falls, N. H.

Election des officiers de la Société à une assemblée générale tenue le 15 juillet.

Norbert L'Italien, Box 616, Great Falls, N. H.

Remède Excellent et Merveilleux.

Liniment Anti-Rhumatismal de SALVAILLE.

Remède sûr et infallible pour les douleurs rhumatismales et algues.

O. N. SALVAILLE & Co., 4 Merchants, Exchange, Nashua, N. H.

Rhumatisme.

L'introduction de ce remède aux Etats-Unis est due à M. O. N. Salvaille, de Nashua, N. H., à qui toutes commandes doivent être adressées.

350 BARILS!!!

Nous avons constamment l'assortiment le plus considérable et le mieux choisi de l'état, en Liqueurs Américaines et importées, garanties Pures.

HAYES & Cie., Marchands de Liqueurs en Gros, MANCHESTER, N. H.

ADRIEN GIRARDIN, CHEZ

Wm. Finlay & Cie., En face de la Commune, Rue Main, Worcester.

Marchandises Sèches, Nouveautés, Lingerie de Ménage.

GEO. R. GOYETTE

CHEZ PLYMPTON & SPAULDING, No. 317 Rue Main, Bloc du Mechanics Hall

Montres de choix, Pendules, Lunettes, Lorgnons, etc.

VOYAGE EN CANADA!

Les Canadiens du Rhode-Island, Connecticut, Massachusetts, qui passent par Worcester lors d'un voyage en Canada, s'étaient fait beaucoup d'inconvénients s'ils achetaient leurs billets (tickets) de Mr. Geoffrey Côté, au dépôt de Worcester.

Boulanger Demande.

M. Alexandre Lataille désire avoir les services d'un boulanger canadien. S'adresser par lettre ou en personne à ALEXANDRE LATAILLE, 18at4-1no, Southbridge, Mass.

Magasin Nouveau!

Marchandises NOUVELLES!

J'ai laissé mon ancien magasin où j'ai fait affaires pendant quarante ans, pour un autre plus élégant où je fais spécialité de TAPISSERIES, BORDURES, RIDEAUX!

ALBERT S. BROWN, 284 rue Main, Worcester, 19ml-4-6m vis-à-vis la Bay State House.

A La GROSSE BOTTE

Bottes, Souliers, Pantouffes, Claques, etc.

BOSTON STORE.

On vient de recevoir à ce magasin populaire un immense assortiment de marchandises d'été, qu'on détaille à prix réduits.

BOSTON STORE, Coin des rues MAIN & MECHANIC, WORCESTER.

DENHOLM & McKAY, Propriétaires.

GLOBE Assurance Mutuelle SUR LA VIE DE NEW-YORK.

345 & 347, Broadway ACTIF, au 31 décembre 1873: 4 Millions 167 Mille Piastres.

A U PILON DE CRYSTAL!

Mr. GEO. E. FAIRBANKS, successeur de Fairbanks & Piper, invite les Canadiens-français à acheter leurs remèdes, articles de toilette, et leurs liqueurs, boissons médicinales et autres, à sa pharmacie.

Information Demandée.

Je recevrai avec reconnaissance toute information touchant mon fils, Eusebe ou Frank, et dont je n'ai reçu aucune nouvelle.

Manufacture de Couteaux

Couteaux Brevetés de Richard, dits Clickers Knives, avec lames ajustables.

CHEF DE BANDE.

Un professeur voulant enseigner comme chef de bande, trouvera de l'emploi en s'adressant à la bande de musique canadienne de Biddeford.

On a Besoin

d'AGENTS CANADIENS parlant l'anglais et le français, pour l'exploitation de nos huit brevets, qui offrent de grands avantages.

"CAFÉ ANTIDOTE"

Dr. E. D. St. Cyr, No. 167 Rue FRONT, WORCESTER, MASS.

Demande D'informations sur un Parent,

M. Trelle Lachance, âgé de 43 ans, autrefois de St. Hyacinthe, P. Q., ou toute autre personne le connaissant, obligerait son frère M. Jacques Lachance en lui en donnant des nouvelles.

Boulangier Demande.

M. Alexandre Lataille désire avoir les services d'un boulanger canadien. S'adresser par lettre ou en personne à ALEXANDRE LATAILLE, 18at4-1no, Southbridge, Mass.

Magasin Nouveau!

J'ai laissé mon ancien magasin où j'ai fait affaires pendant quarante ans, pour un autre plus élégant où je fais spécialité de TAPISSERIES, BORDURES, RIDEAUX!

ALBERT S. BROWN, 284 rue Main, Worcester, 19ml-4-6m vis-à-vis la Bay State House.

A La GROSSE BOTTE

Bottes, Souliers, Pantouffes, Claques, etc.

BOSTON STORE.

On vient de recevoir à ce magasin populaire un immense assortiment de marchandises d'été, qu'on détaille à prix réduits.

BOSTON STORE, Coin des rues MAIN & MECHANIC, WORCESTER.

DENHOLM & McKAY, Propriétaires.

GLOBE Assurance Mutuelle SUR LA VIE DE NEW-YORK.

345 & 347, Broadway ACTIF, au 31 décembre 1873: 4 Millions 167 Mille Piastres.

A U PILON DE CRYSTAL!

Mr. GEO. E. FAIRBANKS, successeur de Fairbanks & Piper, invite les Canadiens-français à acheter leurs remèdes, articles de toilette, et leurs liqueurs, boissons médicinales et autres, à sa pharmacie.

Information Demandée.

Je recevrai avec reconnaissance toute information touchant mon fils, Eusebe ou Frank, et dont je n'ai reçu aucune nouvelle.

Manufacture de Couteaux

Couteaux Brevetés de Richard, dits Clickers Knives, avec lames ajustables.

CHEF DE BANDE.

Un professeur voulant enseigner comme chef de bande, trouvera de l'emploi en s'adressant à la bande de musique canadienne de Biddeford.

On a Besoin

d'AGENTS CANADIENS parlant l'anglais et le français, pour l'exploitation de nos huit brevets, qui offrent de grands avantages.

"CAFÉ ANTIDOTE"

Dr. E. D. St. Cyr, No. 167 Rue FRONT, WORCESTER, MASS.

Demande D'informations sur un Parent,

M. Trelle Lachance, âgé de 43 ans, autrefois de St. Hyacinthe, P. Q., ou toute autre personne le connaissant, obligerait son frère M. Jacques Lachance en lui en donnant des nouvelles.

Boulangier Demande.

M. Alexandre Lataille désire avoir les services d'un boulanger canadien. S'adresser par lettre ou en personne à ALEXANDRE LATAILLE, 18at4-1no, Southbridge, Mass.

GEORGE J. BULL, M. D., (Ci-devant de Montréal.)

Médecin et Chirurgien.

Bureau et Residence, No. 29, Rue Chatham, Worcester, Mass.

RICE & WHITING Banquiers et Courtiers.

No. 400 RUE MAIN, WORCESTER. Or et argent d'achat et de vente.

PEOPLE'S SAVINGS BANK

452-RUE MAIN-452 EN FACE DE LA COMMUNE.

Les dépôts portent intérêt du premier de chaque mois.

JOHN C. MASON, Président, C. M. BENT, Trésorier.

Worcester MECHANICS SAVINGS BANK

No. 311 RUE MAIN, WORCESTER, INCORPORÉE EN 1851.

INCORPORÉE LE 1ER AVRIL 1854.

Worcester FIVE CENT SAVINGS BANK.

No. 246 rue Main.

Meubles! Fournitures!

Nos. 243 et 247 Rue Main, WORCESTER.

MACHINE SINGER.

La Compagnie de la Machine à coudre Singer a vendu en 1873 232,444 Machines.

Triomphe du Singer!

Les trains partent de Worcester, station sur la rue Green, pour New York via Providence et les steamers de la ligne Neptune à 10.15 et 11.30 a. m.

PROVIDENCE ET WORCESTER.

Les trains de la ligne du Providence et Worcester partent de Providence, pour Valley Falls, Woonsocket, Worcester, et autres intermédiaires.

BOSTON ET MAINE.

Les trains partent de Boston pour Lawrence, Haverhill, Great-Falls, Portland, etc.

CHARBON!

Pour votre charbon, allez donner votre commande au no. 2 Lincoln House Block, ou sur la rue Green aux entrepôts de Mr. W. H. JOURDAN, presque vis-à-vis le dépôt de Providence.

MONTRES, HORLOGES, BIJOUX,

Articles plaqués en Argent, Epingles et Bagues en diamant.

MONTRES ET CHAINES,

EN OR ET EN ARGENT.

W. H. JOURDAN,

341 RUE MAIN, Worcester.

CHEMINS DE FER

Worcester et Nashua, Concord, North-ern, et Vermont Central.

Les trains partent de Worcester, pour Nashua et les stations intermédiaires, Lowell, Manchester, Concord, White River Junction, St. Albans, St. Jean et Montréal, à 6 heures et 30 minutes.

PEOPLE'S SAVINGS BANK

452-RUE MAIN-452 EN FACE DE LA COMMUNE.

JOHN C. MASON, Président, C. M. BENT, Trésorier.

Worcester MECHANICS SAVINGS BANK

No. 311 RUE MAIN, WORCESTER, INCORPORÉE EN 1851.

Worcester FIVE CENT SAVINGS BANK.

No. 246 rue Main.

Meubles! Fournitures!

Nos. 243 et 247 Rue Main, WORCESTER.

MACHINE SINGER.

La Compagnie de la Machine à coudre Singer a vendu en 1873 232,444 Machines.

Triomphe du Singer!

Les trains partent de Worcester, station sur la rue Green, pour New York via Providence et les steamers de la ligne Neptune à 10.15 et 11.30 a. m.

PROVIDENCE ET WORCESTER.

Les trains de la ligne du Providence et Worcester partent de Providence, pour Valley Falls, Woonsocket, Worcester, et autres intermédiaires.

BOSTON ET MAINE.

Les trains partent de Boston pour Lawrence, Haverhill, Great-Falls, Portland, etc.

CHARBON!

Pour votre charbon, allez donner votre commande au no. 2 Lincoln House Block, ou sur la rue Green aux entrepôts de Mr. W. H. JOURDAN, presque vis-à-vis le dépôt de Providence.

MONTRES, HORLOGES, BIJOUX,

Articles plaqués en Argent, Epingles et Bagues en diamant.

MONTRES ET CHAINES,

EN OR ET EN ARGENT.

W. H. JOURDAN,

341 RUE MAIN, Worcester.

RHEUMATISME

FACTS SWORN TO

Dr. J. P. Fitch - Being sworn, I produced at the University of Pennsylvania in 1858, and after 30 years' experience, I can say that Dr. Fitch's Pills are the most reliable and successful remedy for Rheumatism, Gout, and all the kindred affections, known to the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.

Dr. Fitch's Pills are sold by all the leading druggists, and are highly recommended by the medical profession.